

Un parcours exemplaire

Diane Godin

Number 89 (4), 1998

Don Quichotte au TNM

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16541ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Godin, D. (1998). Un parcours exemplaire. *Jeu*, (89), 92–96.

DIANE GODIN

Un parcours exemplaire

Sache Sancho qu'un combat terrible se prépare pour moi
 Où il est possible que nous soyons à jamais séparés
 Alors en dépit de tout ce qu'on dira de moi après ma mort
 Je veux, mon ami, mon frère que tu saches ceci :
 Et c'est qu'il y a une façon de gagner qui est de perdre.

Don Quichotte, d'après Cervantès

L'adaptation théâtrale n'est pas un phénomène nouveau sur nos scènes. De Bernhard à Dostoïevski, en passant par Balzac, Poe, Flaubert ou Kristof, les exemples pullulent et témoignent de l'intérêt que représentent, pour le théâtre, le texte romanesque ou la nouvelle. Alors que certains traitent l'œuvre source avec un respect quasi religieux et s'efforcent d'en circonscrire l'essence, d'autres n'hésitent pas à braver le jugement des puristes en envisageant l'adaptation davantage comme une essentielle infidélité, si je puis dire, au texte d'origine. Les deux procédés se valent ; seul compte le résultat, c'est-à-dire le plaisir que procure le spectacle et l'intérêt du propos qu'il sous-tend. En signant un *Don Quichotte* d'après Cervantès, Wajdi Mouawad semble se situer dans la catégorie des adaptateurs pour qui l'œuvre de départ, si elle demeure l'assise du spectacle, doit pouvoir se prêter à une « récréation ». L'adaptation qu'il a faite de cet immense roman (en collaboration avec Dominic Champagne) révèle en effet la présence d'un discours qui, tout en épousant l'œuvre et les personnages de Cervantès, se détourne sensiblement du propos initial en faisant du célèbre hidalgo une figure sacrée, voire christique, dont l'idéal de beauté et de justice – en ces temps difficiles où les fous sont plus aveugles que voyants – ne peut qu'interpeller et émouvoir. Épousailles réussies, donc, où tout en demeurant fidèle aux figures légendaires de Quichotte et de Sancho, Mouawad a su jouer l'infidèle en réactualisant la portée de l'œuvre et en lui insufflant une dimension nouvelle.





Ce *Don Quichotte* jette en effet un regard particulier sur la foi inébranlable du chevalier à la triste figure et sur sa quête d'absolu. Là où Cervantès installe le doute et la dérision, Mouawad reprend l'épée en faisant du personnage, quatre siècles plus tard, cet éternel croyant perdu dans un monde païen. Or sa foi, en cette fin de millénaire, est double : foi en la puissance, la richesse, la lumière que représentent les livres, et foi en un idéal spirituel inspiré par la figure du Christ. D'une part, Mouawad a eu l'excellente idée d'intégrer à son texte certaines phrases ou passages tirés d'œuvres aussi diverses que disparates (Calderón, Montaigne, Beckett, Pessoa, Nietzsche, saint Jean l'évangéliste, sainte Thérèse de Lisieux, etc.), mettant à contribution toute une littérature qui accompagne ainsi l'œuvre de Cervantès, tel une sorte de contrepoint venant souligner encore davantage l'importance de cette présence livresque, non seulement pour le personnage de Don Quichotte, mais aussi pour nous. L'une des dernières répliques de Quichotte, empruntée à Montaigne, a été retraduite, en quelque sorte, par Mouawad qui, tout en respectant ce passage des *Essais*, lui confère une certaine oralité de même qu'un style plus moderne :

On a découvert dans la journée d'hier un nouveau continent
 Un nouveau pays.
 Fasse que l'orgueil
 Que la présomption,
 Et la haine
 Épargne ce nouveau monde
 Mais est-ce que cela est possible ?
 Que la naïveté ne manque pas aux hommes
 Il en faut pour découvrir un continent.

Si cet extrait ne manque pas d'établir un pont – ne serait-ce que sur le plan historique – entre le public québécois contemporain et l'histoire qui lui est racontée, il constitue également une façon d'évoquer le lieu même où les spectateurs se sont rassemblés, c'est-à-dire le Théâtre du Nouveau Monde. Or il importe de savoir que, pour Wajdi Mouawad, ce qui se joue au théâtre n'est pas très différent de ce qui se passe lors d'une messe rassemblant les fidèles, de là le caractère souvent homilétique de certains dialogues dans son *Don Quichotte*. Le personnage de Sancho, par ailleurs, a ceci de particulier qu'il se transforme, peu à peu, jusqu'à sa « conversion » finale. Le tout dernier tableau de la pièce, intitulé « Autodafé », prend des allures de cérémonie païenne alors que l'on voit le fidèle écuyer seul face à des « enchanteurs » encapuchonnés comme des moines et scandant à l'unisson, chandelle à la main, qu'il faut brûler tous les livres. « Ils ont transformé votre bibliothèque en un monstrueux dragon », clame-t-il, « Ils ravagent vos rêves / Ils ravagent vos œuvres ». Se tournant ensuite vers les spectateurs, Sancho se lance dans un discours enflammé et empreint

de lyrisme¹, exhortant les hommes de cœur, ses frères, à se révolter « contre la mort de la lumière ». Ainsi, cette transformation du personnage est d'autant plus remarquable qu'elle se reflète jusque dans le registre langagier de Sancho qui, d'un langage familier et souvent maladroit, passe au style noble et littéraire qui caractérisait le chevalier de la Manche ; plus qu'un simple converti, cet humble écuyer devient donc, par imitation, une sorte d'incarnation de Don Quichotte.

D'abord attiré par la promesse d'une île hypothétique, puis agissant tel un Judas livrant son maître aux gens du village, Sancho finira par reprendre, dans un élan de foi enthousiaste, l'armure et la lance du défunt chevalier. C'est que le compagnon de l'hidalgo en fut aussi, ne l'oublions pas, le spectateur privilégié ; faute de voir ou de comprendre le feu intérieur qui guidait son maître, il a senti l'ardeur d'un homme, d'un acteur, en quelque sorte, qui, emporté par son rôle, a su incarner de façon exemplaire une vérité abstraite et mystérieuse. Et c'est peut-être là, dans ces notions d'incarnation et d'exemplarité, que se rejoignent les figures du Christ et du chevalier. Mais alors que le fils de Dieu, en prenant un rôle humain, a choisi de s'abaisser, toute la quête de Don Quichotte consiste à vouloir se hausser jusqu'à la dignité du héros qu'il incarne et grâce auquel il s'ennoblit, agissant avant tout au nom de cet amour spiritualisé que représente Dulcinée du Toboso. Ainsi, l'exemplarité de Don Quichotte, comme celle du Christ, relève-t-elle d'un acte essentiel, l'incarnation, qui est aussi l'acte essentiel du théâtre. Dans la même lignée, cette recherche de perfectionnement impose à Sancho un désir d'imitation qui pourrait mener à une transformation semblable de la part des hommes ; l'apothéose que représente son discours final n'a d'autre but, d'ailleurs, que de convaincre l'assistance en produisant une sorte de « conversion » en masse.

Bien que Mouawad ne soit pas allé jusqu'à faire de Don Quichotte une représentation parfaite de la figure du Christ, la présence dans son texte de plusieurs références bibliques autorise d'emblée ce rapprochement. Si certaines d'entre elles tiennent davantage de la citation (« Fais du bien à ceux qui font du mal / Tu jettes de l'eau à la mer et des perles aux pourceaux »), d'autres, plus nombreuses, tantôt évoquent divers épisodes de la vie du Christ, tantôt s'inspirent de la doctrine chrétienne telle que prêchée par l'apôtre saint

1. Il s'agit d'un texte de Dylan Thomas.

Edition espagnole de 1863.

DON QUIJOTE DE LA MANCHA.

PRIMERA PARTE.

CAPÍTULO PRIMERO.

Que trata de la condición y ejercicio del famoso hidalgo D. Quijote de la Mancha.

En un lugar de la Mancha, de cuyo nombre no quiero acordarme, no ha mucho tiempo que vivía un hidalgo de los de lanza en astillero, adarga antigua, rocín flaco y galgo corredor. Una olla de algo más vaca que carnero, salpicon las más noches, duelos y quebrantos los sábados, lantejas los viernes, algún palomino de añadidura los domingos, consumían las tres partes de su hacienda. El resto della concluían sayo de velarte, calzas de velludo para las fiestas con sus pantuños de lo mismo, y los días de entre semana se honraba con su vellori de lo más fino. Tenía en su casa una ama que pasaba de los cuarenta, y una sobrina que no llegaba a los veinte, y un mozo de campo y plaza, que así ensillaba el rocín como tomaba la podadera. Frisaba la edad de nuestro hidalgo con los cincuenta años : era de complexión recia, seco de carnes, enjuto de rostro, gran madrugador y amigo de la caza. Quieren decir que tenía el sobrenombre de Quijada ó Quesada (que en esto hay alguna diferencia en los autores que deste caso escriben), aunque por conjeturas verosímiles se deja entender que se llamaba Quijana. Pero esto importa poco a nuestro cuento : basta que en la narración dél no se salga un punto de la verdad. Es pues de saber que este sobredicho hidalgo, los ratos que estaba ocioso (que eran los más del año) se daba a leer libros de caballerías, con tanta afición y gusto, que olvidó casi de todo punto el ejercicio de la caza, y aun la administración de su hacienda; y llegó á tanto su curiosidad y desatino en esto, que vendió muchas hanegas de tierra de sembradura para comprar libros de caballerías en que leer, y así llevó á su casa todos cuantos pudo haber dellos, y de todos ningunos le parecían tan bien como los que compuso el famoso Feliciano de Silva; porque la claridad de su prosa y aquellas entrecadas razones suyas le parecían de perlas, y más cuando llegaba á leer aque-



Don Quichotte, lithographie de Célestin Nanteuil (1813-1873), tirée de *Cervantès*, Éd. Paris-Match, coll. « Les Géants », 1970, p. 116.

semblent faire écho aux enseignements de saint Paul, notamment dans l'épître aux Colossiens, où l'apôtre exhorte les fidèles à se dépouiller « du vieil homme » pour revêtir « l'homme nouveau » : « Faites donc mourir ce qui en vous appartient à la terre : débauche, impureté, passion, désir mauvais [...] Et par-dessus tout, revêtez l'amour : c'est le lien parfait. » C'est à peu de choses près ce que déclare Don Quichotte à son fidèle ami Sancho avant d'aller se recueillir sur la montagne, nu et seul face à un ennemi beaucoup plus redoutable que les géants de son imagination. Car c'est bel et bien ce qui appartient au corps qui doit mourir, ce lieu où se joue, pour Quichotte, le plus grand de tous les combats :

[...] mon corps se révolte à cette pensée que désire mon âme
Car l'impasse est intérieure Sancho et elle est souillure

[...]

Et voilà pourquoi je veux tenter de mourir à ce que je suis !

[...]

Je vais déchirer mes habillements,
Et donner de la tête contre les rochers.

Paul. Nous ne sommes pas loin, en fait, de l'adaptation dans l'adaptation, dans la mesure où, tout en christianisant l'œuvre de Cervantès, Mouawad paganise du même souffle certaines données relatives à l'histoire chrétienne. Sans doute l'exemple le plus flagrant de cette paganisation est-il le geste de Don Quichotte à l'endroit de ce personnage éminemment vulgaire qu'est Maritorne : telle Marie-Madeleine obtenant son salut grâce à la bénédiction du Christ, cette prostituée se voit en effet sacrée « chevalier de la tendresse » par le célèbre hidalgo, qui l'enjoint de parcourir les chemins pour combattre l'injustice et se rendre ainsi digne de l'idéal chevaleresque. La scène de la trahison de Sancho, par ailleurs, évoque d'autant plus l'épisode où Judas livre son maître que l'auteur prend soin d'y inclure une rumeur circulant au sujet de Quichotte, dont « [...] on prétend qu'il ressuscite les morts ».

Mais surtout, le discours particulièrement solennel du chevalier, l'ascétisme dont il fait preuve et sa volonté de combattre ce qui le tenaille – cette « souillure » qui menace de l'éloigner du véritable amour –



Don Quichotte au début de ses aventures, par Gustave Doré. Œuvre tirée de *Cervantès*, Éd. Paris-Match, coll. « Les Géants », 1970, p. 59.

Si nous rions de bon cœur à la réplique que lui réserve Sancho avant leur séparation – « Tâchez donc de mourir seulement de l'intérieur » –, la beauté et la gravité du monologue au cours duquel Don Quichotte se voit assailli par le doute et la tentation est certainement l'un des moments les plus touchants du spectacle. Privé des vêtements qui lui permettaient d'incarner son rôle de chevalier, torturé par la « superbe absence » de Dulcinée et les « assiduités » d'un démon intérieur nommé Déquate, il erre soudain « [p]armi les rêves d'un être qui n'a pas su [l]'achever », au milieu d'une scène désespérément vide où nulle vérité ne vient combler la faille de son existence. Dès lors en proie au doute le plus cruel, ce croyant exemplaire se sent dépouillé au point de ne plus croire au « pouvoir d'être » de son propre personnage. Au milieu de ce superbe monologue intitulé « Solitude », le commentaire pour le moins tranchant du Chevalier aux miroirs tombe d'ailleurs comme un couperet, et c'est désormais à un « vieux singe » qu'est comparé ce magnifique acteur que fut le chevalier de la triste figure. Ainsi nu et désarmé, Quichotte devra « tenter de mourir à ce qu'il est] » en affrontant sa propre faiblesse, une ennemie qui, pour invisible qu'elle soit, n'en est pas moins tout à fait réelle.

Sans doute la grande réussite de cette adaptation est-elle d'avoir su redonner à la quête du chevalier de la Manche toute la noblesse et la force de son mystère. Et comment ne pas croire ? Ou alors serions-nous à l'image de cette duchesse bombardant son héros de questions absurdemment rationnelles et stériles ? Non, à travers le parcours exemplaire de Don Quichotte et la transformation de son fidèle écuyer, Wajdi Mouawad nous rappelle que la foi n'a jamais cessé d'être nécessaire et que le mystère qui la contient est aussi inépuisable que notre soif de mystère. Si Dulcinée du Toboso enchante et désespère tout à la fois, si elle promet et dérobe la vision qui nous comblerait, le chevalier errant nous apprend que le chemin va au chemin, et non pas au but. ¶